

Beaufils, Jean-Louis: *Journal d'un fantassin. Campagnes de France et d'Orient, août 1914-août 1919*. Paris, L'Harmattan, 2007, 418 p.; *Souvenirs croisés de la Première Guerre mondiale. Correspondance des frères Toulouse (1914-1916), Souvenirs de René Tognard (1914-1918)*. Paris, L'Harmattan, 2008. 281 pp.; Tanquerel, André: «*On prend nos cris de détresse pour des éclats de rire*». *Lettres d'un poilu (1914-1916)*. Paris, L'Harmattan, 2008. 329 pp.

Journal d'un fantassin, c'est l'édition du journal tenu par Jean-Louis Beaufils, appelé sous les drapeaux en août 1914, alors qu'il n'a pas encore vingt ans. Il sert successivement sur plusieurs fronts: Ypres, Artois, Somme et Champagne. Après le Chemin des Dames, il rejoint le corps expéditionnaire d'Orient et poursuit la guerre à Salonique, puis dans les montagnes albanaises et finit la guerre en Ukraine. Un des grands intérêts de ce journal réside dans le fait que son auteur, comme le souligne Monseigneur Hippolyte Simon dans sa préface, «a su rester un homme! La guerre n'a pas abîmé son âme. Il est resté fraternel aux autres et heureux d'adorer son Dieu».

Les deux frères Toulouse, Jean et Louis, morts sur le front Ouest en 1916, écrivaient depuis la zone des armées à leurs parents. En été 1916, Jean parle de tentatives de fraternisation «Il y a dans la tranchée un gros chat qui fait la navette entre nos lignes et celles des Boches. Sans se troubler, on va l'utiliser à porter des journaux aux Boches qui sans doute nous rendront la pareille. (...) deux Boches à genoux dans l'herbe (...) nous invitaient à les rejoindre. Nous en faisons de même et sommes restés sur cette méfiance réciproque.»

René Tognard, fils de paysan mobilisé en 1915, retrouve sur le quai de la gare plusieurs bons camarades de classe. Ils grimpent allègrement dans le train mais ce départ les émeut, parce que *la plupart n'ont jamais quitté leur famille*. A un moment donnée, un de ses compagnons de tranchée, habituellement joyeux et extraverti, paraît triste. Il demande à deux de ses camarades de prendre l'adresse de ses parents et de les prévenir de son décès. Le secteur de Verdun lui cause un mauvais pressentiment. Le soir même, un obus le tue...

André Tanquerel écrit quasiment chaque jour à ses proches, surtout à sa marraine de guerre qui lui répond de même. Des Françaises, ayant appris que des poilus ne reçoivent jamais de lettres ou de colis, se mettent à réparer cette injustice. Des journaux diffusent cette action de «Marraines de guerre». Celles-ci doivent envoyer au moins une lettre par semaine à leur *filieul*.

Dans ses lettres, André Tanquerel évoque les conditions indicibles dans les tranchées, sa révolte contre la boucherie voulue par les généraux des deux camps, l'indécence des planqués grâce à leur argent ou à leurs relations, le fossé entre le front et l'arrière, la malhonnêteté des journaux qui – censure oblige - disent que tout va bien.

Là où se trouve André Tanquerel, la tranchée a un mètre et demi de profondeur, des sacs de sable servent de créneaux, des obus, des torpilles pleuvent sans cesse «On commence par ne plus y faire attention. Nous couchons avec nos outils pour le cas où nous serions enterrés vivants.» La boue ou l'eau inonde la tranchée, on manque pourtant d'eau potable et on souffre affreusement de la soif! «Des morts, des blessés, des hommes qui creusent, d'autres qui sont étendus sur le sol, pour se reposer un peu ou pour ne pas gêner la circulation. (...) Et l'on est là, attendant la mort.» Lorsqu'un poilu meurt au combat, un de ses camarade de la section ou de la compagnie, vraisemblablement désigné par un supérieur, doit écrire une lettre

personnelle aux parents du soldat «mort au champ d'honneur», cela à côté de l'annonce officielle relayée par le maire de la Commune...

Petri, Hartmut: *Journal de marche d'un fantassin allemand 1941-1945, «C'était ainsi».* Paris, L'Harmattan, 2006, 269 p.

Hartmut Petri souhaitait donner une réponse à la nouvelle génération, lorsque celle-ci lui demandait comment était la guerre. Jeune homme de vingt ans, issu de la bourgeoisie rhénane cultivée, il est mobilisé en octobre 1940. Peu après sa formation militaire, il se retrouve face à l'Armée rouge sur le front de l'Est. Comme beaucoup, il pense qu'il rentrera chez lui quelques semaines plus tard, mais il ne sera démobilisé que le 26 mai 1945 par les Anglais à Wilhelmshaven. Une fois la guerre terminée, il peut réaliser son rêve professionnel et devenir ingénieur des eaux et des forêts. Il s'éteint le 31 janvier 2006.

De 1941 à 1945, il a écrit au jour le jour dans un style direct et parfois lyrique. Ce journal donne la vision d'un soldat allemand sur le front de l'Est. Comme dans tout témoignage, la subjectivité est présente. Petri devient commandant d'une compagnie sur le Volkhov, portion de front stabilisé avec des tranchées et ouvrages de campagne (février-octobre 1943). On se croirait pendant la Première Guerre mondiale!

La grande musique diffusée à la radio permet à des officiers cultivés de tenir le coup dans la tranchée: «Concerto grosso de Haendel. C'est fini. On goûte les délicieux gâteaux, on regarde les derniers ronds de cigares, on hume l'atmosphère et on remercie. Et le commandant et l'aide de camp redeviennent un commandant et un aide de camp. Huit jours de cochonnerie du Volkhov sont vaincu par avance.»

Lorsqu'une compagnie d'infanterie se replie, son commandant ne sait jamais s'il s'agit d'un repli tactique ou stratégique. Il ne connaît plus ou moins bien que la situation jusqu'au niveau division. Chose étonnante, Petri ne parle jamais de l'échelon régiment.

Il est blessé quatre ou cinq fois sur le front de l'Est. L'évacuation sanitaire jusqu'en Allemagne est toujours rapide et impeccable, même en août 1944.